

Louky Bersianik
L'Euguélionne

LOUKY BERSIANIK

L'Euguélionne

roman

TYPO

Une société de Québecor Média

PRÉFACE

Louky Bersianik fait son entrée sur la scène littéraire en 1976, lors de la parution de *L'Euguélienne*, œuvre qui annonce avec éclat l'arrivée du féminisme dans le domaine des lettres québécoises. Auteure d'un roman déroutant, jusqu'alors inconnue et affublée d'un nom insolite dont les sonorités n'évoquent aucune origine nationale reconnaissable, elle doit sembler au public lecteur aussi exotique que sa protagoniste l'Euguélienne, une extraterrestre qui débarque sur terre, à la recherche de sa « planète positive ».

Dans le roman, les journalistes qui accourent de toutes parts pour rendre compte de l'arrivée de la visiteuse extraterrestre la conçoivent comme une sorte de kaléidoscope qui renvoie les reflets de plusieurs femmes iconiques de la culture québécoise : la Sagouine et Pauline Archange (deux rebelles avant leur temps, l'une vieille et l'autre jeune), la Corriveau (la femme suppliciée) et la Manikoutai (la sauvagesse), ou encore la statue de la Liberté. Jamais ils n'ont vu un être aussi curieux, aussi étrange, et pourtant il y a en elle quelque chose de familier, comme si elle prolongeait, vivifiait et amenait à sa conclusion logique une énergie longtemps refoulée mais prête à exploser.

Quant à l'auteure, il y a d'abord l'étrangeté de son pseudonyme : comme si Lucile Durand (de son vrai nom), qui auparavant avait signé surtout des contes pour enfants, avait voulu retirer à ses lecteurs tout prise sur le familier ou le prévisible, afin de les amener à une disponibilité totale devant l'étrangeté de son texte. Le choix du pseudonyme est aussi un geste féministe, similaire à celui de l'artiste visuelle américaine Judy Chicago, qui, vers la même époque, avait choisi de se faire connaître par un nom de ville plutôt que sous un nom hérité de son père ou reçu par aillance. Le prénom « Louky », inventé par son mari, était déjà utilisé par sa famille et ses amis ; quant à « Bersianik », il fut inspiré par le nom de la rivière Betsiamis, sur la Côte-Nord, dont l'auteure aimait la consonance autochtone. En plus, confie-t-elle dans une entrevue, il fait penser au mot « berceur » (rappel de l'amour maternel) et contient les sobriquets de son mari (Iani) et de son fils (Nik¹).

Dans la foulée d'ouvrages féministes qui ont transformé la littérature québécoise à la fin des années 1970, *L'Euguélionne* se distingue par l'étendue de ses références culturelles, allant de la civilisation grecque et la Bible jusqu'à la psychanalyse et la linguistique modernes, par son humour décapant et par son mélange unique d'éléments théoriques et fictionnels. Ouvrage hybride

1. « Louky Bersianik et la mythologie du futur. De la théorie-fiction à l'émergence de la femme positive », *Lettres québécoises*, n° 27 (automne 1982), p. 60-69. Propos recueillis par Donald Smith.

situé entre parodie et polémique, entre roman et essai, il expose la misogynie des textes fondateurs de la culture patriarcale et leur effet sur la vie des femmes tout en conviant le lecteur à liquider par le rire cet héritage opprimant. À la fois bible (ou anti-Bible) féministe, entièrement écrite en chapitres et versets numérotés, œuvre de science-fiction et traité sur la féminisation de la langue française (la source de plusieurs des substantifs féminins qui sont maintenant d'usage courant au Québec), *L'Euguélionne* est une encyclopédie de la culture patriarcale vue selon la perspective d'une féministe radicale (et nous prenons « radical » au sens de : « qui appartient à la racine [...], qui vise à agir sur la cause profonde des effets qu'on veut modifier² »).

Née à Montréal le 14 novembre 1930, Lucile Durand est la fille de Donat Durand, un professeur de français qui, dans ses temps libres, dirige une troupe de théâtre, et de Laurence Bissonnet, enseignante et musicienne devenue mère au foyer. À l'âge de trois ans, grâce à des cartes dessinées par ses parents, elle apprend les lettres de l'alphabet grec, dont elle se servira pour les noms de plusieurs des personnages de *L'Euguélionne* (Epsilonne, Gamma, Omicronne, Alfred Oméga). Après des études au collège classique, où elle approfondit sa connaissance du grec et du latin aussi bien que des grands textes du christianisme, elle fait des études littéraires à l'Université de Montréal, puis à la Sorbonne. En plus d'une maîtrise ès

2. *Le Nouveau Petit Robert* (1995), p. 1850.

lettres de l'Université de Montréal, elle obtient des diplômes en musique (1948), en sciences bibliothécaires (1952), en médias électroniques (1960) et en linguistique appliquée (1967). En 1957, elle épouse Jean Letarte, réalisateur à Radio-Canada avec qui elle travaille sur des émissions de radio et de télévision pour enfants, et qui sera plus tard l'illustrateur de plusieurs de ses livres.

L'Euguélionne était le produit d'une longue période de conscientisation féministe, cristallisée par la lecture d'auteures telles que Simone de Beauvoir et Kate Millet, citées toutes les deux en exergue au roman. En mettant les femmes au centre de son univers romanesque, et non plus à la périphérie, Bersianik révèle le scandale d'une culture qui, au nom de « l'humanité », a nié la liberté et le respect de soi de plus de la moitié de ses membres, non seulement dans ses institutions sociales et dans la vie quotidienne, mais aussi dans ses textes canoniques, de la Bible jusqu'aux traités de psychanalyse. Comme Jacques Lacan, qu'elle satirise dans la troisième partie de *L'Euguélionne*, Bersianik prend au sérieux le lien entre psychanalyse et langage, mais, contrairement à lui, elle sait que la primauté du masculin dans le langage doit être défaite si l'on veut transformer la réalité des femmes.

Dans toute son œuvre – romans, poésie et essais –, Bersianik s'insurge contre la rigidité d'une Loi patriarcale qui écrase, emprisonne et bâillonne des êtres (non seulement les femmes, mais aussi les plantes, les insectes, les animaux, les enfants) dont l'instinct naturel est de tendre

vers la lumière et la liberté. Les interdits du patriarcat sont souvent intériorisés, comme chez les Pédaleuses dans *L'Euguélionne*, pour qui l'inscription « Je suis noire mais je suis belle », qu'elles portent sur le front dès la cérémonie du Golem-Gong qu'on leur impose à la naissance, constitue « leur tabernacle sacré, leur cicatrice glorieuse, leur fenêtre d'identité » ainsi que « le mot de passe qui permet à l'espèce légiférante de [les] faire pédaler [...] ». Les dissidents peuvent se racler le front contre les murs, peuvent se l'arracher, le gratter jusqu'à l'occiput, il en restera toujours quelque chose de ce sacré Golem-Gong, ils l'entendront vibrer jusqu'à la fin de leurs jours ». L'emprise du patriarcat est vécue comme une pesanteur qui empêche l'envol ou le mouvement. Ainsi, les trois sœurs (représentations de la femme artiste) qui vivent au fond d'un puits de mélasse essaient de dépasser leur condition en dessinant, mais elles en sont empêchées par la matière collante qui les entoure : « Mais comme la seule chose qu'elles voyaient à cœur de jour, la seule chose dont elles connaissaient le goût, la texture et la couleur, c'était de la mélasse et uniquement de la mélasse, eh bien, elles dessinaient de la mélasse. » D'où le mépris des Législateurs pour leurs œuvres : « Elles n'ont vraiment aucun talent ! Regardez-les ! Ne sont-elles pas ridicules ? Elles veulent nous imiter et faire des chefs-d'œuvre et tout ce qu'elles trouvent à faire, c'est dessiner de la mélasse ! » Contre l'entropie négative de cette sensation d'emmurement ou d'ensevelissement, l'œuvre de Bersianik se déploie en spirale, puisant son énergie dans le

rire, le toucher, l'intelligence et la tendresse. À travers la matière collante, à la recherche de lumière et d'infini, les tentacules de l'œuvre poussent comme les « doigts préhensiles » dont les enfants sont dotés afin qu'ils puissent « s'approprier le monde ».

Sur le plan de la structure, *L'Euguélionne* est une parodie de la Bible. Comme le suggère la généalogie de son nom, l'Euguélionne (du mot grec *euaggeion*, qui veut dire « évangile » ou « bonne nouvelle ») est une figure christique, et le roman couvre la période entre son arrivée sur la terre et sa destruction aux mains de ceux qui sont menacés par le message libérateur qu'elle apporte, mort qui sera suivie par sa « résurrection » (les multiples fragments de son corps se resoudant dans une nouvelle entité). Les trois parties, ou « volets », du roman correspondent, respectivement, à l'Ancien Testament, au Nouveau Testament et au Livre de l'Apocalypse. Le premier volet présente les origines de l'Euguélionne dans des textes irrévérencieux qui parodient la Bible et les dogmes de la religion catholique (par exemple, le Livre de la Genèse, présenté selon la perspective d'Ève, se moque du fameux concept freudien de « l'envie du pénis » : « Je me demande à quoi ça peut servir [...]. Ça doit lui ballotter constamment entre les deux cuisses, ça ne doit pas être commode pour marcher. Soit dit sans me vanter, je suis mieux équipée que lui... »). Le deuxième volet raconte les pérégrinations de l'Euguélionne sur la terre, où elle s'étonne de la condition abjecte des femmes et leur annonce un message de libération.

Comme le Christ, elle est bientôt accompagnée d'un groupe de disciples, des femmes maintenant libérées de leurs chaînes qui se joignent à elle pour répandre la bonne parole. Dans le troisième volet, consacré à la psychanalyse et au langage, un personnage nommé St Siegfried (amalgame de Freud et de Lacan) prononce son « sermon sur la montagne » sur une colline à côté de la Bibliothèque nationale à Paris : « Hors du Phallus, point de Salut... Car... l'individu qui naît sans Phallus est perdant au départ. C'est un estropié. Un handicapé physique et mental qui pourrait devenir dangereux s'il lui prenait la fantaisie de se révolter contre son sort inéluctable. » Poursuivant son exploration, l'Euguélionne s'indigne de la subordination du féminin au masculin dans la langue française, illustrant ses propos par une multitude d'exemples aussi hilarants que désolants.

Mais *L'Euguélionne* n'est pas seulement une dénonciation des injustices, si brillant soit-il à cet égard. L'aspect du roman qui a attiré des milliers de lectrices et qui est resté vivant dans la mémoire de tant d'entre elles quarante ans après sa parution est la célébration de la femme : de son corps, de son intelligence, de la tendresse et la solidarité qui la lient aux autres femmes et aux hommes « de son espèce ». Avant de quitter la terre, L'Euguélionne laisse à ses disciples un *Credo* joyeux qui affirme la fin des vieux dualismes ayant soutenu le patriarcat en posant la supériorité de l'homme sur la femme, de l'esprit sur le corps : « Je crois à mon Corps entier, je crois à sa chair et

je crois à son esprit, je crois à chacune de ses parcelles de chair et à chacune de ses parcelles d'esprit. [...] Et je crois que mon esprit est tout rempli de chair et que ma chair est pleine d'esprit. Et je crois, je crois au *clitorivage* heureux de mon corps heureux. » Armées de cette joie, de cet amour et de la nouvelle confiance en elles-mêmes que l'Euguélionne leur avait données, se disaient les lectrices des années 1970, elles seraient sûrement capables de transformer le monde. Puissent les lecteurs du XXI^e siècle sortir du roman aussi revitalisés, car, malgré les efforts des premières lectrices de *L'Euguélionne*, la transformation est loin d'être achevée.

PATRICIA SMART
Septembre 2012

*à SIMONE DE BEAUVOIR avant qui
les femmes étaient inédites
et
à KATE MILLETT grâce à qui elles
ne sont plus inouïes*

*à LISE dont l'enthousiasme a
permis à L'EUGUÉLIONNE de grandir
et
à JEAN qui m'a fait confiance
pendant si longtemps*

*aux FEMMES DE LA TERRE
et
aux MÂLES DE MON ESPÈCE*

« [...] du point de vue des hommes — qui est celui qu'adoptent les psychanalystes mâles et femelles — on considère comme féminines les conduites d'aliénation, comme viriles celles où un sujet pose sa transcendance. [...] c'est singulièrement chez les psychanalystes que l'homme est défini comme être humain et la femme comme femelle : chaque fois qu'elle se comporte en être humain on dit qu'elle imite le mâle. »

Simone de Beauvoir,
Le Deuxième Sexe, v. 1,
Gallimard, 1949, p. 93.

« Une philosophie qui postule que "l'exigence de justice est une modification de l'envie" (Freud) et qui informe les mal lotis que leur misère est organique, donc, inaltérable, est capable de soutenir bien des injustices. »

Kate Millett, *La Politique du mâle*, Stock, 1971, p. 209.

PREMIER VOLET

NULLE
N'EST PROPHÈTE
SUR SA PLANÈTE

« Un homme sur deux
est une femme. »

CHAPITRE PREMIER

LES NÉGATIFS

1. — *Moi, dit l'Euguélienne, je cherche ma planète positive.*

En ces temps-ci de notre Préhistoire, telles furent les premières paroles de l'Euguélienne.

2. « Elle arrivait d'ailleurs, par le *haut* », écrit un reporter. Affolant les yeux électroniques braqués sur elle. Hallucinant les autres regards. Car n'importe qui pouvait la voir à l'œil nu comme sur un écran, en close-up, en plan éloigné, en accéléré, en slow-motion, avec des effets de zoom, de dolley-back, de tilt-up et de tilt-down, bien qu'elle fût réelle, charnelle et de trois dimensions. Le moment le plus saisissant fut celui où elle apparut en surimpression sur un autre monde.

Elle se montrait ainsi ou comme cela selon son humeur. C'était là son expression corporelle.

Elle avait des yeux magnétiques dont l'un était triste et l'autre gai. Un visage grave mais dont toute une partie était enjouée, claire, de pensée légère. Un œil qui a pesé le pour et le contre de toutes choses mais un profil d'adolescente. Une drôle de cicatrice au milieu du front et on devinait que quelque étoile l'avait écorchée au passage.

Elle parlait d'une voix qui avait sa propre amplification, son propre écho. Cette voix n'échappait à personne. Et cependant, cette voix ne faisait obstacle à personne.

3. — La planète d'où je viens est négative, dit l'Euguélionne en exécutant une longue culbute au ralenti qui traça dans l'espace comme des chutes d'aérolites, et qui traça dans l'obscurité soudainement avenue comme une manne d'étoiles que personne n'attendait plus.

Tous les êtres là-bas sont comme des négatifs de photos. Tous ceux qui se disent raisonnables. Les autres depuis longtemps ont été asphyxiés par ce climat sans lumière.

La moitié de ces êtres négatifs croient qu'ils sont positifs. Ils croient avoir un jour subi l'épreuve du développement. Ils croient s'être un jour révélés à eux-mêmes et aux autres, alors qu'ils sont tout aussi nocturnes que l'autre moitié.

Cette autre moitié ne nourrit pas d'illusions sur ce qu'elle est, mais elle a le tort de croire qu'elle ne peut rien changer à la situation. C'est la première moitié qui lui a mis cette idée dans la tête.

4. Moi, dit l'Euguélionne, j'ai subi le bain d'acide qui m'a révélée à moi-même et depuis ce temps je ne puis supporter ma planète négative. C'est pourquoi je l'ai quittée. Tous les êtres de ma planète qui ont réellement subi cette épreuve ont quitté cette planète.

Voilà pourquoi, dit l'Euguélionne, je puis affirmer que, sur ma planète, tous les êtres sont négatifs.

LES COUCHES IMPÉRATIVES

5. — *Moi, dit l'Euguélionne, je cherche ma planète positive.*

6. « Elle ressemble à *Eva-Maria* comme se ressemblent deux gouttes d'eau », écrit à la même heure un autre chroniqueur à des centaines de milles de là.

Son expression était très concentrée, très appliquée, quand elle commença à donner sa conférence de presse par le mot NULLE qui avait la forme d'une libellule et l'air de battre des ailes pour s'envoler, puis qui s'amplifia en stéréo et se répercuta d'écho en écho, d'un mur à l'autre et jusqu'au plafond du garage enfumé où les journalistes étaient entassés depuis deux jours et deux nuits sans manger ni surseoir.

Puis, elle s'arrêta et considéra de ses yeux magnétiques son auditoire distribué dans tous les sens sur chaque pouce cube de l'espace enrobé de vapeurs d'herbe et de coca-cola.

7. — Nulle n'est prophète sur sa planète, dit l'Euguélionne. Voilà pourquoi je suis ici.

Le livre de Sylvanie Penn est un livre-gigogne.

En moi, dit l'Euguélionne, il y a Le Squonk.

Dans Le Squonk, il y a Du Beurre de Plomb dans l'Aile.

Dans L'Aile, il y a La Nopaline.

Dans La Nopaline, il y a Alysse Opéhi-Revenue-des-Merveilles.

Dans Les Merveilles, il y a Le Nopal.

Dans Le Nopal, il y a Ahinsa-Qui-Ourlait-des-Proies.

Dans Les Proies, il y a La Maison Envahie.

8. Le livre-gigogne des *Quatorze Mille et Une Nuits* ressemble aux filles de *Scramville* qui vivent sur la planète d'où je viens et qui sont des poissons-gigognes de la plus petite jusqu'à la plus grande et de la plus grande jusqu'à la plus petite.

Elles sont toutes enfermées dans un ventre, l'une dans l'autre. Elles se contiennent toutes les unes les autres. Chaque ventre est enfermé dans un ventre plus grand sauf le premier. Chaque ventre contient un ventre plus petit sauf le dernier.

La lignée de chaque fille-gigogne remonte à travers les âges jusqu'à la Mère-Gigogne. La lignée de *Sylvanie Penn* s'arrête à elle-même car elle n'a conçu qu'un fils, *Aquarius*.

9. *Sylvanie Penn* est une île déserte entourée d'ordres et d'ordures. *Sylvanie Penn* est un escargot hermaphrodite enroulé sur lui-même sous d'innombrables couches impératives.

L'Euguélienne but une gorgée à même une canette et continua :

10. — *Sylvanie Penn* est couverte de sons et de tensions, de sons et de transitions car les ordres se succèdent et ne se ressemblent pas, est couverte de sons et de transmissions, est couverte de sons et de sous-missions.

Regardez-la, dit l'Euguélienne, et on vit une drôle de chose à travers elle, à la hauteur du flanc droit, regardez-la, et on vit au travers elle une

outre remplie de larmes. De larmes refoulées, non versées, dit l'Euguélionne, de quoi remplir une baudruche d'eau salée. Si elle avait pu verser ses larmes sans les retenir, Sylvanie Penn ne serait pas devenue cette immense glande lacrymale et n'aurait pas mérité le nom de *Squonk* qui est devenu le sien.

Sylvanie Penn est devenue la poche des eaux originelles. Si vous crevez la poche des eaux originelles, Sylvanie Penn se dégonflera et s'écoulera en petits ruisseaux sur le sol, vite séchés par les pas et le soleil.

Elle se retrouvera en particules sous les semelles des passants et dans les nuages. Sylvanie Penn retournera aux nuages d'où elle est venue. Sylvanie Penn retournera aux pieds des passants où elle fut distraitement foulée pendant si longtemps.

III

TOUT

11. — *Moi, dit l'Euguélionne, je cherche ma planète positive.*

12. « Elle arrivait du fin fond de l'espace », écrit à la même heure le chroniqueur acadien. Tous ceux qui étaient là n'eurent qu'une seule voix pour s'écrier :

— Vous y êtes ! Vous avez trouvé ! La Terre est une planète positive ! Vous pouvez y rester ! Que voulez-vous ? Parlez ! Vos désirs sont des ordres !

— Ce que je veux ? dit l'Euguélienne. TOUT !
JE VEUX TOUT !

Et tous ceux qui étaient là se regardèrent, déconcertés et gênés, car ils avaient reconnu la voix de *la Sagouine*.

Et l'Euguélienne, soudain, se mit à ressembler à la Sagouine comme une goutte de pluie ressemble parfois à une autre goutte de pluie. Et tous ceux qui étaient là et qui ressemblaient à la Sagouine depuis plusieurs générations se mirent à trembler car, un jour, dans sa jeunesse, la Sagouine avait dit qu'elle voulait TOUT et ce TOUT s'était transformé en un seau d'ordures et d'eau sale.

L'Euguélienne se retourna et s'éloigna vers le fond de l'espace. Graduellement, l'image de la Sagouine s'amenuisa jusqu'à disparaître très loin, elle et son seau, dans l'espace fondamental.

IV

LE JARDIN OUVERT

13. « Elle arrivait d'*ailleurs*, par le *bas* », écrit à la même heure un journaliste québécois.

Elle a la tête de *Frajil*. Elles se ressemblent comme deux gouttes de rosée. Elle a la tête de *Folichonne*. Elles se ressemblent comme une voyelle et son double.

Ce qu'elle s'est mise à chanter c'était, semble-t-il, l'histoire d'une manière de pèlerinage.

14. *Deux mortes sont venues
Par le jardin ouvert
Sont venues pour leurs pas
En retrouver la trace
Tous leurs pas d'exvivantes
Reçus par l'explanète.*

*Deux mortes sont déçues
Dans le jardin ouvert
À quoi sert d'y voir clair
Lorsque rien n'est écrit
Le Livre est plat et noir
La terre n'a rien pris*

*Deux mortes revenues
De ce jardin ouvert
N'ont rien vu n'ont rien su
De leur ancien passage
S'étonnant d'être ici
Et sans se reconnaître*

*Se disent à voix basse :
« Nous n'avons pas vécu ! »*

15. Et tous ceux qui étaient là se regardaient avec des petits grains noirs de peur au fond des yeux, car ils se demandaient tous si cette femme ne venait pas du royaume des morts. Mais personne n'osa le dire tout haut. Et personne n'osa le lui demander.

16. — *Moi, dit l'Euguélionne quand elle eut fini son chant, je cherche ma planète positive.*

LE THÉ DE PRAGUE

17. Des journalistes tchèques racontent que l'Euguélionne se roule en boule dans les rues de Prague, fait des pirouettes, sautille, dansille, étend les bras comme une écolière en vacances, happe des raisins sur leur grappe avec ses dents, accepte de prendre le thé sans s'arrêter, saisissant la théière d'une main, la tasse de l'autre, tout en continuant à cabrioler, légèrement au ralenti, versant le thé dans la tasse en tournant interminablement sur elle-même. Puis elle boit dans un saut en hauteur qui atteint le sous-sol du soleil. Elle est transportée par elle-même, transfigurée par elle-même.

Et sa voix se répand comme une cascade de rires qui s'amplifie et emplît les profondeurs de la Moldau d'une rumeur d'oxygène libéré :

18. — Je sais qu'*ailleurs*, dit l'Euguélionne, sur une planète négative et sous le regard chafouin de leurs plurivalents amis, *Razade* et *Le Rostral*¹ se préparent des makaronizitaliques en se tenant lourdement par le petit doigt, eux-mêmes hypocrites l'un à l'autre, elle, ayant un rendez-vous clandestin à la nuit tombée, et lui, songeant à l'engeigner avec sa propre femme, Sylvanie Penn, qui avait, ce matin, la cuisse chaude sous sa robe d'indienne.
19. — *Moi, dit l'Euguélionne, je cherche le mâle de mon espèce.*

1. Personnages du *Squonk*, roman en préparation.

LES MÉTAMORPHOSES

20. D'autres chroniqueurs québécois écrivent quelque chose de semblable. « Elle danse et tournoie sur elle-même. Mais à chaque tour, elle change de visage et de forme, ou plutôt, il y a échange de visages et de formes à chaque tour. Ses vêtements aussi s'échangent entre eux, sans pour autant qu'on l'aie vue, elle-même, faire le moindre geste.

Ainsi, au premier tour, quelqu'un s'est écrié : « C'est *la Corriveau* ! » Et c'était vrai. Elle avait le corps étranglé dans un treillis de fer qui épousait sa chair étroitement. Sa figure était celle d'une suppliciée.

Au deuxième tour, quelqu'un s'est écrié : « C'est *la Manikoutai* ! » Et c'était elle. Tout le monde l'a reconnue. Ce n'était pas une femme, c'était la Manikoutai. Peau rouge, les cheveux noirs agités comme des rapides, les quatre saisons dans les yeux. Une vraie sauvagesse.

Au troisième tour, quelqu'un s'est écrié : « C'est *Pauline Archange* ! » Elle avait vraiment la figure de Pauline Archange : les yeux rebelles et le regard dessous, la mèche rebelle et la pensée dessous.

Au quatrième tour, quelqu'un s'est écrié : « C'est la *Pythie des Ondes* ! » C'était bien elle, avec sa tête d'une finesse remarquable. Mais personne ne songeait à se moquer de sa corpulence.

Puis, on vit défiler successivement *Dolorès* et *Conceptionne*, *Bérénice* et *Chateaugué*, et même

ce qui restait de *la fiancée détruite* et de *la fille maigre aux beaux os*.

« Ça, c'est du spectacle ! » concluent les journalistes québécois.

Du spectacle muet, car l'Euguélionne ne prononça pas une parole tout le temps que durèrent ses métamorphoses.

VII

LE POING LEVÉ

21. — *Moi, dit l'Euguélionne, je cherche ma planète positive et je cherche le mâle de mon espèce.*

22. Elle était debout dans le port de New York, immense, grattant le ciel de sa tête altière, le poing levé, les quatre doigts de la main verrouillés sur le pouce.

« C'est la *Statue de la Liberté* descendue de son socle, incarnée et dévêtue, écrivent les journalistes américains. Sa peau est noire, ses jambes sont longues et musclées, ses narines dilatées. Elle est en marche. »

23. — LIBERTÉ ! dit l'Euguélionne, et elle marchait sur l'eau, nue et noire, le poing levé vers le ciel de New York. Il n'y a qu'une souffrance, une seule, il n'en existe aucune autre qui lui soit comparable. C'est de ne pas être libre de disposer de soi-même !

Il n'existe qu'un seul bonheur, à nul autre comparable, un seul qui soit capable de déplacer la

« Ouvrage hybride situé entre parodie et polémique, entre roman et essai, *L'Euguélionne* expose la misogynie des textes fondateurs de la culture patriarcale et leur effet sur la vie des femmes tout en conviant le lecteur à liquider par le rire cet héritage opprimant. À la fois bible (ou anti-Bible) féministe, entièrement écrite en chapitres et versets numérotés, œuvre de science-fiction et traité sur la féminisation de la langue française (la source de plusieurs des substantifs féminins qui sont maintenant d'usage courant au Québec), *L'Euguélionne* est une encyclopédie de la culture patriarcale vue selon la perspective d'une féministe radicale... »

Extrait de la préface de Patricia Smart

« [Au] Québec, son impact fut immense. Enfin, on pouvait ajouter une voix d'ici aux Marie Cardinal, Benoîte Groult, Betty Friedan, Germaine Greer... En plus, cette voix traversait les temps en se jouant des mots, inventant des métaphores pleines d'humour, et de colère, et de poésie! »

Josée Boileau, *Le Devoir*

Louky Bersianik (1930-2011) est l'auteure de nombreux essais, romans, textes pour la jeunesse, poèmes et textes dramatiques ; une œuvre foisonnante, généreuse et absolument libre qui a été abondamment commentée, et encensée par la critique. *L'Euguélionne*, d'abord publié en 1976 aux éditions La Presse, alors dirigées par Hubert Aquin, est considéré comme le premier grand roman féministe du Québec. La présente édition est accompagnée d'un important dossier.